



Francis Blanc

Champion cycliste
des années 60

**Passion et
rencontres**

Le roman d'une vie

Denis Robin

Francis Blanc

**Champion cycliste
des années 60**

Passion et rencontres

Le roman d'une vie

Denis Robin

Editions Alpha Delta

Préface

J'ai rencontré Francis Blanc en 1960, à l'occasion d'une course organisée à Morges et ouverte à la catégorie Amateurs B. Comme j'étais junior 1^{ère} année, je ne pouvais participer à cette épreuve réservée à tous les licenciés qui étaient dans leur 19^e année. Au départ, je trouve deux suiveurs d'accord pour me prendre dans leur voiture. Pendant la course, j'allais apprendre que l'un des passagers de l'auto s'appelait Monsieur Blanc et que son fils Francis participait à la course. À l'arrivée, ce dernier remportait le sprint à deux pour la première place. C'était le début d'une carrière qui allait mener le sociétaire de la « Pédale des Eaux-Vives » jusqu'au professionnalisme la même année. Lors de son passage chez les Amateurs A, il confirme immédiatement son talent en se classant 2^e du Championnat de Suisse. La consécration de sa carrière amateur viendra avec le titre de champion suisse en 1962. Une victoire qui allait lui valoir une sélection pour le Tour de l'Avenir, appelé Tour de France des Amateurs et, plus tard, une autre pour les Championnats du monde, courus cette année-là en Italie.

C'est en 1963 que Francis va faire le grand saut, recruté par un groupe italo-suisse nouvellement créé dans le Tessin et sponsorisé par la marque d'apéritif Cynar. Une équipe où l'on va donner aux meilleurs espoirs suisses une chance de débiter aux côtés de grandes vedettes italiennes comme Ercole Baldini, Vittorio Adorni, Dino Zandegu et, plus tard, Franco Balmanion.

Les deux meilleurs coureurs suisses, le très populaire Attilio Moresi et Freddy Ruegg, figurent également dans l'équipe. Le groupe existera trois ans, la durée de vie moyenne d'une formation dans ces années-là.

Francis bénéficiera, comme ses jeunes coéquipiers suisses, d'une licence d'Indépendant, qu'on appelait les « Indés ». Un statut qui permettait à ces coureurs de participer à la fois à de

grandes courses comme le Tour de Romandie ou de Suisse et de disputer des courses Amateurs. Cette période a vu une domination de Francis Blanc et ses équipiers dans les courses suisses. Un système qui a permis à de jeunes talents de progresser et au public suisse de voir à l'œuvre tous ces coureurs, en assistant à de beaux spectacles.

À la fin de sa carrière, Francis est resté proche du milieu cycliste. On l'a souvent rencontré dans des courses à Genève, au Vélodrome ou lors de réunions d'anciens. Toujours aussi discret, humble et sympathique. Ces qualités qui ont fait de lui un équipier apprécié, qui a toujours su conserver d'étroits contacts avec les coureurs italiens.

Il ne faut pas avoir peur de le dire mais le cyclisme suisse sur route, à l'époque de Francis, était beaucoup plus populaire qu'il ne l'est aujourd'hui. Toutes les courses suisses, surtout celles avec la participation des « Indés », étaient largement commentées dans la presse avec résultats à la clé.

Francis, avec la méticulosité et le soin qu'on lui connaît, a gardé toutes les coupures de journaux relatant ses courses.

Un jour de visite chez lui ne suffit pas à retracer toute sa carrière. Mais, outre les articles de presse, plus important encore, c'est sa mémoire qui fait merveille. Ce que le journaliste ne peut pas savoir ou ne sait plus, Francis, lui, s'en souvient encore avec moult détails.

Il faut dire que, chez l'intéressé, on sent aujourd'hui encore la passion de ce sport, un sport qui fut son métier. Souvent, j'ai pensé qu'il était dommage qu'il n'écrive pas un livre relatant sa carrière, tellement il a de souvenirs...

C'est maintenant chose faite ! Merci Francis.

Max Weber, *Président UCS de 1989 à 1995*



Pour travailler à ce livre, Francis a reçu Denis Robin à de nombreuses reprises dans sa maison de Dingy-en-Vuache.

Avant-propos de l'auteur

La richesse d'une vie, au moment du bilan, se mesure à la qualité des rencontres que l'on a pu faire au cours de son existence. Le reste n'est que lot de consolation, simple dédommagement matériel!

Ma rencontre avec Francis aura été de celles qui ont compté et qui, chez moi, ont contribué à enrichir et consolider ce socle. Les dizaines d'heures passées ensemble, en tête-à-tête ou au téléphone, un temps durant lequel il m'a narré sa carrière, m'a expliqué dans le détail son parcours, depuis l'enfance jusqu'à l'homme qu'il est aujourd'hui, fut une manne inestimable, une matière dense et précieuse. Une pâte entre mes mains, que j'ai pétrie ensuite tel un sculpteur pour en faire une œuvre créative, littéraire, romanesque, plus qu'une simple biographie.

Car la vie de Francis fut un véritable roman. Et ce roman, j'ai voulu l'écrire. Oui, volontairement j'ai voulu faire de ce récit autre chose qu'une simple narration biographique, un choix assumé. Ce livre pourtant n'est pas une fiction. Tout ce qui est écrit est vrai. Tous les faits sont réels, je tiens à le préciser. Mais tout est tellement romanesque que ce style s'imposait.

Oui, la vie de Francis fut un roman et une incroyable aventure. Son parcours est celui d'un homme qui est allé au bout de ses rêves. L'histoire de Francis, jeune garçon de vingt-trois ans sacré champion de Suisse de cyclisme sur route en 1962, est celle d'un homme libre, entier, réservé et révolté à la fois, anticonformiste et déterminé. C'est celle d'un gamin venu d'un milieu de condition très modeste, qui s'est construit tout seul et qui, contre vents et marées, a poursuivi sa quête et exaucé son rêve. Un récit qui s'adresse à tous les amateurs de vélo bien sûr, mais à tous les autres aussi, avec des profanes qui liront ce livre comme un véritable roman d'aventure.

À travers les expériences qu'il a vécues, tous les gens qu'il a croisés, j'ai voulu aussi raconter une époque, un monde, l'histoire d'un sport, le vélo, le sport romanesque qu'il était encore en ce temps. Un sport

qui, depuis lors, a connu de profondes mutations et qui de nos jours est bien différent de ce qu'il était il y a quelques décennies, un sport qui n'a fait que suivre l'évolution générale de la société...

Ce livre est une plongée dans le monde du vélo, le vélo d'avant, une rencontre avec des personnages qui ont marqué son histoire, et que Francis a côtoyés durant sa carrière. Il est une immersion dans les plus grandes courses cyclistes du calendrier international des années 60, telles que Francis, équipier des plus grands coureurs du moment, les a vécues.

Un livre, comme l'histoire d'une vie, un livre à vivre comme un grand voyage...

Denis Robin



À Dingy-en-Vuache, la ferme restaurée par les mains de Francis, année après année.

Prologue

Un cycliste du temps du vélo romantique

Dingy, 9 décembre 2023

L'homme nous attendait devant sa porte. Sa maison, une ancienne ferme, est une longue bâtisse. À l'étage, il y a un balcon. L'ouvrage a du style. Rien de standard. Une restauration avec le respect des origines.

– Vous avez trouvé facilement ?

La voix de l'homme est tonique, le ton assuré. Une poignée de main franche et solide scelle les présentations.

– Francis Blanc.

– Denis Robin, mon épouse Nadine.

La route passe juste devant la maison. De l'eau ruisselle en petites rigoles sur le goudron. Face au village, le massif du Jura a disparu du paysage. Aujourd'hui, le Pays de Gex se cache sous une épaisse couche de nuages. Battue par la pluie, la campagne semble inerte, comme sans vie. Le massif du Vuache, en état de torpeur, fait le dos rond. Il pleut dru sur la montagne. Aujourd'hui c'est l'automne, presque l'hiver...

Tout avait commencé trois mois plus tôt, en septembre, par un simple coup de fil reçu un soir.

– Monsieur Robin ?

– Oui

– Je me présente : Francis Blanc. Je vous appelle parce que j’ai lu votre livre publié par le Musée du Vélo de Fribourg. Et j’ai aimé. Je suis ancien coureur cycliste professionnel. Sans avoir été un grand champion, j’ai quand même fait une petite carrière correcte. J’ai été champion de Suisse en 1962, puis coureur professionnel, j’ai couru pour de grandes équipes. J’ai disputé trois Tours de France. Dont un avec l’équipe italienne Salvarani en 1965, l’année où son jeune leader Felice Gimondi a remporté l’épreuve... Voilà. J’ai un projet de publication. Au cours de ma carrière, j’ai vécu pas mal d’expériences. Ma vie est riche d’histoires. J’aimerais la raconter. J’aimerais que ce soit vous qui écriviez ce livre. Seriez-vous prêt à accepter ma proposition ?

La suite, inutile d’en faire mention. Elle coule d’évidence.

L’averse maintenant a redoublé d’intensité. Un vent mêlé de pluie vient fouetter nos visages. L’homme a ouvert sa porte et nous invite à entrer. Nous avançons de quelques pas. Derrière nous la porte se referme. Dans la maison, il fait chaud. Immédiatement une onde douce enveloppe nos corps, une lumière tamisée caresse les murs. Cette maison est un cocon douillet où il fait bon vivre. Au fond de la pièce, un fourneau consume son bois.

– Posez là vos sacs en attendant. Votre chambre est à l’étage.

À l’intérieur, le bois là encore est partout, dans toutes les pièces, sur les murs, les planchers, les plafonds. Des poutres ancestrales boucanées par le temps donnent à la maison une allure de bateau. Le lieu est chaleureux. Francis a entièrement bâti cette maison de ses mains. Une marque de fabrique et une signature qui ne trompent pas, l’homme a une âme d’artiste. Nous nous laissons porter comme en apesanteur, peu à peu embarqués hors du temps. Dans les pièces flotte un parfum enivrant, une fragrance douce et pénétrante à la fois, déjà respirée quelque part. Mais où ?

Une femme apparaît dans l’encadrement d’une porte et s’avance vers nous. Avenante et souriante, elle se présente.

– Chantal. Je suis l'épouse de Francis. Venez au salon, avant de vous installer, d'abord nous allons prendre un verre.

Nous nous asseyons autour d'une petite table basse. Il est quinze heures et le jour commence à décliner. Dehors, la pluie tombe toujours, continue, obstinée. Une pluie qui, de ses gouttes, tambourine sur le toit de la maison. Un bruit indistinct mais incessant, qui de sa musique vient grignoter le silence. Les corps peu à peu se relâchent. La paix gagne les esprits. Je respire à pleins poumons, me laissant pénétrer par les parfums qui flottent çà et là. Un instant, je ferme les yeux et m'abandonne. Je me sens bien. Et là, tout à coup je comprends. Cette maison a l'odeur d'une église.



À l'étage il y a le bureau. La pièce est chaleureuse. Là encore, le matériau qui prédomine, c'est le bois. Le lieu est intime, propice aux confidences. Francis est assis face à moi. Je l'observe un instant. Son profil se découpe dans la pénombre. Une élégance naturelle émane de sa personne. L'homme a de la prestance. L'arête du nez effilée et rectiligne, un regard vif et acéré, donnent à son visage une beauté antique. En bas, Nadine et Chantal discutent dans le salon.

Francis a été ce que l'on peut nommer sans connotation péjorative un coureur à l'ancienne. Il a couru dans les années 60. C'était une époque où le GPS et les capteurs de puissance n'existaient pas. Où le vélo était encore pratiqué de manière empirique. Ce sport était avant tout une aventure humaine. Les coureurs, à la fois artistes et saltimbanques, menaient des vies où l'imprévu faisait partie du quotidien. Le vélo, plus qu'un sport, était un art de vivre. 95% des cyclistes professionnels de ce temps vivaient chichement et très souvent dans la précarité. Leurs salaires étaient maigres. 80% de leur revenu étaient assurés par un complément fait de primes gagnées en course. Des sommes qui permettaient de vivre quand les résultats étaient là. Rien n'était garanti d'avance. En ce temps, pas de bus climatisés

à l'arrivée des étapes ni d'hôtels quatre étoiles mais, plus souvent des chambres à bas prix et des trains de nuit pour se rendre au départ des courses. Parfois des trajets interminables en voiture. Une vie palpitante mais sommaire, un métier très souvent exercé dans des conditions difficiles. Les coureurs devaient se battre et composer avec. Mais ce sport se vivait aussi comme un jeu, une sorte de «grande ripaille», très éloigné de son esprit d'aujourd'hui, celui de ce sport aseptisé qu'il est devenu. Les coureurs n'étaient pas encore de ces êtres asservis par les oreillettes, de ces hommes privés d'initiative, téléguidés depuis la voiture de leur directeur sportif, sortes de robots soumis aux ordres, contraints d'obéir aux injonctions sans appel de leur mentor.

Libres de leurs mouvements, ils étaient alors des sortes de garnements qui font l'école buissonnière et qui s'amuse en profitant pleinement de leur jeunesse. Leur sport se vivait comme une aventure romantique. Pauvres pécuniairement, cependant, leur vie était riche, pétillante comme des bulles de champagne. Une vie pleine de saveur et de sel, une vie qui vaut le coup d'être vécue. Même dans sa pratique au plus haut niveau, le vélo restait un jeu. Un jeu avec ses règles, ses codes, mais qui pour chacun s'ouvrait sur un large champ des possibles. C'était ce cyclisme-là que Francis avait vécu et qu'il allait me raconter.

J'ai posé un cahier et un stylo devant moi, sur la table, prêt à prendre des notes. Francis s'est levé et se dirige vers une étagère. Il en revient chargé d'un classeur épais comme un dictionnaire. Il le pose sur la table, et l'ouvre en feuilletant rapidement les pages. Des articles de journaux, des photos passent alors fugitivement devant moi. Des titres où souvent le nom de Francis Blanc apparaît, écrit en caractères gras. Une carrière, jalonnée de succès de prestige, est résumée à travers ces pages. Des comptes rendus de presse, souvent illustrés de photos contenues dans ce document, vont servir de support à notre entretien. Une manne précieuse sur laquelle je lorgne avec gourmandise, posant déjà sur elle un regard passionné. Francis a été champion de Suisse en

1962, puis professionnel jusqu'à la fin des années 60. Il a couru pour les plus grandes équipes du moment : la Salvarani de Felice Gimondi, la Molteni de Gianni Motta, juste avant que celle-ci entre de plain-pied dans la légende en devenant l'équipe emblématique d'un certain Eddy Merckx. Un jeune « cannibale » d'ailleurs, que Francis eut l'occasion de côtoyer en course. Il croisa le fer avec bien d'autres champions encore et s'aligna dans les plus grandes courses du calendrier international. Bref, un parcours riche d'expériences et une vie guidée par la passion forment l'essentiel de son parcours.

– Francis, je crois que je vais avoir pas mal de questions à vous poser !

Francis m'observe d'un œil attentif, un brin malicieux. Je laisse un instant s'installer le silence avant de poursuivre.

– Francis, j'aimerais d'abord que vous m'expliquiez une chose : pour vous, quand, comment, dans quelles circonstances exactes a commencé cette aventure ?

La pluie tambourine de plus belle sur le toit de la maison. Un roulement régulier comme les percussions d'une batterie. Celle d'un orchestre dans un théâtre, juste avant l'ouverture du rideau. Les artistes, encore invisibles, attendent derrière, dans la coulisse. Une entrée en scène imminente. Les trois coups, et le spectacle va commencer...

Chapitre 1

Le Jaunpass

Col du Jaunpass – 28 juin 1948

Coucher dans le foin, c'est un peu comme revenir aux origines du monde, c'est opérer un retour aux sources. Un geste primitif, animal. C'est un peu comme se rapprocher des étoiles, allongé sur une couche moelleuse et parfumée à la fois. Et si le bonheur c'était ça ?

Cette nuit, Francis a chaud sous sa couverture. Des rêves rôdent partout autour de la bâtisse. Les images sont précises et pourtant impalpables. La grange est située à l'étage. Celle-ci fait aussi office de chambre. Juste en dessous, il y a l'étable et à côté, « le pêle avec l'âtre, où l'on fait le feu sous la «chaudière» : en fait, un chaudron en cuivre de quatre cents litres. Le chalet de montagne, pourtant de forme massive vu de loin, paraît minuscule au milieu des alpages. Francis a dix ans. Depuis quatre ans, il passe les mois de juin et juillet, ses mois de vacances, ici chez ses oncles Athanase, Cyril et Camille. Francis loge au chalet du «petit Rückli» perché à 1200 mètres d'altitude, avec les vaches. Norbert, son frère, d'un an son aîné, lui, est au chalet de «Musesbergli», plus haut, à 1500 mètres d'altitude. Deux mois pendant lesquels, avec son frère, ils sont garçons de chalet. Les oncles exploitent trois pâturages, propriétés du grand-père Alphonse. Ce sont des «armaillis», le nom que l'on donne ici aux hommes travaillant dans les alpages. Ces deux dernières années, les choses se sont mieux passées. Les débuts avaient été beaucoup plus difficiles. Le travail était dur, exigeant, pour un enfant de six ans. Mais il faut bien aider sa famille, et puis ce temps passé dans



1951. Le petit Rückli, à 1200 m d'altitude, est l'un des trois chalets d'alpage de la famille Rauber (mère de Francis).

la montagne permet de faire économiser quelques sous à ses parents. Un séjour dans les montagnes, loin de son père et de sa mère, loin de tout, vécu comme un déchirement par l'enfant sensible, coupé de ce lien affectif assez fort qu'il entretient avec ses parents. Un saut dans la vie, la vraie, une vie sommaire et sans fard, où le travail dicte chaque geste du quotidien. Un travail physique, qui réclame de l'endurance, de l'abnégation. Au fil des ans, Francis a pris de la force. D'évidence ces deux mois passés chaque année ici, l'ont endurci.

Francis n'aime pas trop l'école. Une salle de classe est ce lieu clos où il se sent enfermé. Il préfère la vie au grand air au milieu des alpages. Ici, celle-ci prend ses aises et exhale un goût de liberté. Cette nuit, il se pelotonne davantage sous sa couverture. C'est l'été mais la nuit, dans la montagne, le froid reste vif. La cloche d'une vache tinte dans le silence. Son bruit de métal résonne un moment dans le noir. La nuit les vaches paissent en toute liberté dans les alpages. Le chalet de son oncle est situé en



Photo de gauche: 1946. Jaun. Francis, en tenue d'armailli (berger typique des Alpes fribourgeoises et vaudoises) avec son frère Norbert.

Photo de droite: 1951. Francis et son frère en compagnie de leur oncle et d'un cousin.

dessous, dans la vallée. Pour monter au chalet, il faut compter plus d'une heure et demie de marche. Chaque année, Francis s'adonne à cet exercice. Le chemin est raide. Par endroits, il serpente dans la forêt au milieu de grands conifères, parfois il traverse de vastes prairies. Une ascension exigeante. À proximité du bâtiment, le sentier s'ouvre sur un horizon dégagé. Tout autour, la montagne alors se déploie, immense et sans limite. La localité de Kappelboden, nichée dans un repli de la vallée de la Jaun, vue d'ici, paraît tout à coup minuscule. Ses maisons, simples pattes de mouches sur la toile verte du paysage, se distinguent à peine. Six cents mètres en dessous du chalet, on peut apercevoir un bout de route. C'est celle du Jaunpass (col du Jaun). Le col a été ouvert en 1878. Son sommet culmine à 1508 mètres d'altitude. Au départ, c'était une route à vocation militaire. Sa construction fut planifiée en 1870, dès la fin du conflit entre les Prussiens et les Français. Elle permit de désenclaver les villes de garnison de Bulle et de Thoune, et facilita les échanges. Sur chacun des versants, la pente du col est raide: 8% de moyenne sur les huit

derniers kilomètres d'ascension. Côté fribourgeois, la route serpente souvent au milieu des sapins. Sur le versant bernois elle progresse sur un terrain dégagé. Ses lacets se déploient au milieu des alpages. Un spectacle de choix et une ascension qui normalement ne laisse pas indifférents.

Cette nuit, le ciel est clair. Un rayon de lune s'est discrètement glissé à l'intérieur de la grange et lèche les murs, donnant par endroits à la pierre l'éclat du diamant. Une poutre craque, puis se tait. C'est une charpente robuste, faite pour résister à plus de deux mètres de neige l'hiver. La nuit, Francis se laisse bercer par le calme. Il aime écouter le silence et goûte avec délectation à cette vie au grand air. Une vie sommaire mais authentique, dépouillée de tout artifice, une vie difficile mais loin de la civilisation et des hommes. Une vie où finalement il se sent bien, en osmose avec la nature. Ici, c'est elle qui dicte sa loi.

Demain il se lèvera tôt. Il ira d'abord réceptionner le lait de la traite, puis il le transportera jusqu'à la chaudière. Plus tard il ira nourrir les cochons, leur donnant le petit lait. Une fois par semaine, il travaillera à la fabrication du beurre.

Son frère Norbert, accompagné de l'oncle Camille, transportera le lait pour la famille jusqu'au village de Jaun. Douze litres à chaque voyage. L'oncle, équipé de «l'oiseau», un appareillage formé d'un plateau prenant appui sur la tête et les épaules, portera le gruyère d'alpage fabriqué la veille. Une charge lourde, près de trente kilos, trois heures de marche par jour effectuées par tous les temps, la pluie, le «cagnard» ou le froid. Tous les hommes vivant ici sont de robuste constitution.

L'enfance est le temps de l'insouciance mais, malgré son jeune âge, Francis a compris très tôt que la vie est dure et que les hommes entre eux sont impitoyables. Le monde est compliqué. Plus tard, il devra se battre pour y faire sa place. Non, rien n'est simple dans la vie. Il a déjà vu son père ployer l'échine, obligé il y a trois ans de quitter sa ferme d'Avry-devant-Pont, exproprié de ses terres au moment de la construction du barrage.

Comme un couperet qui tombe. Une décision sans appel. Les ordres venus d'en haut ne se discutent pas! Ce départ fut pour son père une rupture dans son existence et pour la famille, une autre vie qui commence. Ils s'installèrent d'abord à Épagny, à côté de Gruyères, puis déménagèrent à Collonge-Bellerive, près de Genève. Son père a dû changer de métier. Il est désormais scieur de long. Tous les matins il part avant même le lever du jour. Tard le soir, Francis le voit revenir éreinté et fourbu. Scieur de long, c'est un métier difficile. Régina, la maman, ne ménage pas non plus sa peine. Fourmi besogneuse, elle est couturière de métier et travaille à la maison, piquant et repiquant sans fin le tissu, parfois jusque tard dans la nuit. Ils sont cinq enfants à la maison. Cinq bouches à nourrir, ce n'est pas une sinécure. La tâche est rude et reste un combat qu'il faut mener au quotidien. Native de Bellegarde (Jaun), un village près de Gruyères situé aux limites de la Suisse alémanique et de la Suisse romande, Régina est issue d'une famille modeste de onze enfants. Très tôt elle a dû apprendre à se battre. Le chalet d'alpage où Francis et Norbert passent l'été appartient à deux de ses frères. Francis sait qu'un jour, il devra entrer de plain-pied dans ce monde, l'affronter de face. Il craint ce moment. En attendant, cette couche dans le foin est son refuge, la montagne ce lieu protecteur qui le tient éloigné de la tyrannie des hommes. Et si sa vie était là? Non! Une telle perspective n'est qu'un leurre, un conte que l'on égrène le soir pour endormir les enfants...

Mais cette nuit est particulière et différente des autres. C'est une nuit où les rêves sont plus grands, où les étoiles dans le ciel brillent d'une lumière plus intense. Hier, sur la route du Jaunpass, Francis a vu passer les coureurs du Tour de Suisse. Depuis que la compétition a repris après trois ans d'interruption à cause de la guerre, chaque année la course emprunte le col. Francis, depuis le chalet, et grâce à une paire de jumelles, a pu observer de près son passage. Un grand moment d'émotion. Tous les champions cyclistes du moment étaient là: l'Italien Bartali, vainqueur des deux dernières éditions, Robic, le vain-

queur du Tour de France 1947, celui de la reprise. Cette année, c'est le Suisse Kubler, un champion en devenir, qui est leader de l'épreuve. Ces hommes sont des Seigneurs. Ils remuent ses sens et enflamment son esprit. Sur leur vélo, ils parcourent le monde et en sont les nouveaux conquérants. Ils sont grands. Francis se rêve à leur place. La caravane publicitaire qui précédait la course a brisé un moment l'ordre des choses, le silence de la montagne se substituant alors au brouhaha des haut-parleurs fixés sur le toit des autos. Toute une ambiance! Un chahut pas possible! Un spectacle mouvant, semant sur son passage un parfum de fête. Cette année Francis a fait suivre dans son maigre viatique un petit poste radio. Un appareil grâce auquel il peut suivre la course et prolonger la magie du moment.

Oui, cette nuit est peuplée de rêves, et de rêves les plus fous. Les coureurs sont encore présents et tournent encore et encore en frôlant les murs de la maison. Un grand vent de liberté, comme un souffle d'épopée fait du chahut dans sa tête. Et si le vélo était cette planche de salut qu'il attend? Et s'il était cet objet émancipateur grâce auquel il puisse un jour se faire une place dans le monde, et devenir quelqu'un? Cette nuit, il sait qu'il est prêt à se battre et à tout donner pour exaucer ce rêve et faire converger vers lui ce destin. Il est courageux, Francis, il ne manque pas de force. La route sans doute sera longue mais désormais toutes ses pensées, tous ses gestes tendront vers ce but. Cette nuit, il en fait la promesse.

Il est quatre heures et, dehors le jour pointe déjà. Au loin, les crêtes des montagnes encore un peu floues se colorent comme une aquarelle. Contours incertains, les sommets se découpent indistinctement sur la ligne d'horizon. Plus bas, les sapins, eux, dorment dans la pénombre, immobiles comme des guerriers à l'affût. Troncs droits comme des flèches, ils attendent que vienne le jour, pointes dressées vers le ciel.

Chapitre 2

Le vélo de l'épicière

Collonge-Bellerive – août 1951

Madame Séchaud, la cinquantaine, était une femme de taille moyenne, mais plutôt gironde. Des rondeurs qui donnaient à cette dame un côté chaleureux, renvoyant d'elle l'image d'une personne sympathique. En fait, ce qu'elle était. Toujours avenante et souriante avec ses clients, prête à engager avec eux la conversation, elle était indissociable de l'épicerie qu'elle tenait à Collonge depuis plus de vingt-cinq ans. Elle appartenait au décor. Figure incontournable, connue partout à travers la cité, elle et son commerce faisaient office d'institution. Toutes les familles venaient se servir ici sans distinction de classe. Madame Séchaud entretenait avec ses clients des relations chaleureuses et amicales. Sa gentillesse était unanimement reconnue. Veuve depuis cinq ans, elle avait continué à faire vivre son commerce comme avant, surmontant ce deuil *a priori* sans problème. Une surprise pour certains, pour d'autres non, avec en conclusion un constat qui s'imposait : dans cette boutique, la taulière c'était elle ! Et ce depuis toujours.

Dans son épicerie propre et toujours bien tenue, tous les produits alimentaires de base étaient présents, soigneusement étiquetés, toujours bien rangés dans les rayons. Un large choix auquel s'ajoutaient quelques produits de consommation courante comme des allumettes ou du cirage par exemple. Pour parfaire l'image de sa boutique et répondre en même temps aux besoins d'une certaine clientèle plus fortunée, elle avait mis en place un service de livraison à domicile. Une prérogative

accordée à des personnes triées sur le volet, pour beaucoup des familles qui résidaient dans le quartier de Bellerive. Un quartier chic, situé au bord du lac, avec de belles demeures bourgeoises baignant dans un cadre magnifique, des maisons souvent agrémentées de parcs et de jardins, avec embarcadère sur le lac pour la navigation. Bref, de vrais petits havres de paix dans un environnement idyllique que seule la richesse permet de s'offrir. Un service apprécié par ces dames issues de la grande bourgeoisie, qui voyaient en Madame Séchaud quelqu'un de respectable, soucieuse de satisfaire ses clients. Une clientèle fidèle, que l'épicière en bonne gestionnaire de son fonds de commerce prenait soin de choyer, celle-ci assurant à elle seule une grande partie de son chiffre d'affaires.

Pour assurer ces livraisons régulières qui avaient lieu deux, voire parfois trois fois par semaine, un vélo équipé d'une remorque partait de la boutique en direction du lac. Une tournée de trois kilomètres environ, avec un service assuré par un personnel recruté parmi la population locale. Souvent de jeunes garçons ou de simples saisonniers, trop heureux de gagner là quelques sous grâce à ces missions ponctuelles.

Un jour que Francis était venu à l'épicerie pour acheter des allumettes, Madame Séchaud lui avait proposé d'assurer ce service et d'effectuer durant quelques semaines les livraisons du jeudi, un jour où il n'y avait pas école. Madame Séchaud connaissait bien la famille Blanc. Madame Blanc était une cliente assidue et régulière. Deux fois par semaine, elle venait faire ses courses ici. Les Blanc, une famille modeste mais des gens honnêtes, des gens bien, qu'elle appréciait. Quatre enfants à la maison, six bouches à nourrir, ce n'était pas tous les jours facile. Francis, un beau petit blondinet gentil et discret, sérieux avec ça, avec des yeux ! Sûr qu'il ferait l'affaire. Sans hésiter une seconde, Francis avait accepté la proposition.

Il avait commencé ce travail plein d'enthousiasme et d'envie, convaincu de vivre là un moment crucial dans son existence,



1952. Francis à 14 ans,
au pied de l'église
de Collonge-Bellerive
avec ses souliers
à clous.

et le début d'une histoire. Son histoire. Déjà pressé d'en écrire la suite, convaincu que le vélo de l'épicière allait jouer un rôle important dans les orientations qu'il envisageait de donner plus tard à sa vie.

Une drôle de bestiole d'ailleurs que ce vélo, un engin à deux roues, certes, mais plus souvent à quatre, si l'on y rajoutait celles de la remorque. Un véhicule de transport plus qu'un vélo en fait, avec une allure de coléoptère un peu gourde sur ses pattes. Mais un vélo quand même, qui une fois dépouillé de ses accessoires pouvait recouvrer ses fonctions premières.

Depuis l'épisode du Jaunpass, la perspective de se lancer dans le vélo ne l'avait pas quitté. L'idée en lui restait tenace. Francis était un enfant rêveur. Et le vélo restait cet engin magique inventé justement pour le rêve. Rêves d'évasion, rêves de gloire... Francis aimait aussi les arts, la musique en particulier. Il pouvait facilement s'émouvoir devant de belles choses, une sculpture par exemple, parfois un simple meuble façonné par la main créatrice d'un artisan. Autant d'objets qui à ses yeux contribuaient à embellir le monde, concourant aussi à le rendre plus singulier. De petits riens, certes, mais sans lesquels le fardeau du quotidien aurait été encore plus lourd à porter.

Francis était rêveur, c'était certain, mais il était un rêveur méthodique, nanti d'un bon sens paysan sans doute hérité de son père. Il était pragmatique aussi, une qualité, qu'il tenait certainement de sa mère, Suisse alémanique d'origine, et donc en principe dotée d'un sens inné de l'organisation. Faire carrière dans le vélo? Pourquoi pas! Têtu qu'il était, il mettrait tout en œuvre pour y parvenir. Et il y croyait à sa bonne étoile. Sa détermination était farouche. Un plan dans sa tête était déjà tout tracé. Ne restait plus qu'à mettre cette idée en marche, et commencer par le début. Et le début pour Francis, c'était d'abord d'apprendre à rouler à vélo! Une condition initiale, et une première étape qui était d'ordre essentiel. À treize ans, il était quand même temps! Il aurait préféré commencer cet apprentissage plus tôt dans sa

vie mais, dans une famille désargentée, faire goûter aux enfants les joies de tenir en équilibre sur un engin à deux roues n'était pas une mission première et encore moins une priorité absolue. Maintenant, il allait devoir pallier cette lacune. Le vélo de l'épicière lui semblait être une bonne opportunité à saisir, et l'objet indiqué pour combler son retard. Il était cette pièce maîtresse qui allait conditionner la suite.

Depuis trois mois maintenant, il assurait chaque jeudi les livraisons pour l'épicière. Une parenthèse dans la semaine, qui pour lui prenait comme un goût de vacances. Avec cinq francs de rémunération pour chaque mission effectuée, il pouvait mettre un peu d'argent de côté. Un petit pécule qui, dans quelques temps, dans un an ou deux, lui permettrait peut-être de s'acheter son premier vélo. Et un vrai ! Parce que pardon ! Mais le deux-roues de Madame Séchaud, auquel il fallait rajouter les deux de la remorque, équipé ainsi, n'était plus vraiment un vélo ! Il était à ce dernier ce qu'un « poids lourd » est à un bolide conçu pour rouler à fond sur un circuit. Une fois attelé à sa remorque, celle-ci remplie, lestée parfois jusqu'à cent cinquante kilos de denrées et de produits divers, il se transformait en camion, sorte de mastodonte dédié au transport de marchandises, le vélo ne faisant alors office que de simple support. De plus, ce « Raleigh » d'ossature solide, fabriqué pour durer et résister aux charges les plus lourdes, charpenté comme un percheron, s'avérait être une machine difficile à piloter. Avec des freins presque inopérants, équipé de trois vitesses qui en fait ne servaient à rien, son utilisateur réduit à un simple rôle de piéton condamné à marcher à côté de sa monture, n'était là que pour tenter d'en contrôler au mieux la trajectoire. Un pilotage hasardeux, assuré en se raccrochant d'une poigne ferme au guidon, avec des aléas inhérents à cette machine, auxquels même un conducteur des plus aguerris ne pouvait se soustraire. Bref, les grandes envolées seraient pour plus tard. Cependant, derrière ce tableau où le noir dominait, un soleil timide pointait derrière l'horizon car ce vélo, dénué

de finesse, allait néanmoins assurer l'essentiel, et jouer un rôle premier.



Ce matin-là, le soleil brille sans retenue dans le ciel ; un soleil automnal, un peu folâtre, qui de sa lumière crue joue à glisser comme un patineur sur le miroir de l'eau. Pendant ce temps, Francis roule sur l'allée bordée de platanes qui mène jusqu'à l'embarcadère. Le château de Bellerive est là, juste à côté, imposant, allure hiératique. Chaque jeudi, une fois sa tournée achevée, Francis se rend ici, sur les bords du lac. Le coin est tranquille et offre un terrain idéal pour faire ses gammes sur le vélo. Pour parfaire son apprentissage, pendant plus d'une heure il parcourt l'allée dans un sens, puis dans l'autre. Il fait preuve d'abnégation, appliqué dans ses gestes. Des exercices répétés sans relâche. Défait de sa remorque, le « Raleigh », loin d'être le yearling chevauché par des coursiers de renom, retrouve ses fonctions premières : celles d'un vélo, à l'allure certes rustique, mais qui roule sur ses deux roues ! Le vélo est trop grand pour lui. Qu'à cela ne tienne, il compose avec ! Rien qui soit mis en travers de sa route ne pourra l'arrêter. S'il tombe, il se relève et repart. Sa volonté reste farouche. Des gestes recommencés jusqu'à trouver le bon point d'équilibre, travaillés comme un musicien appliqué qui répète ses gammes. Sa motivation est sans faille. Impossible d'arrêter ce train lancé sur ses rails.

Cet été, Hugo Koblet – le « pédaleur de charme » – a remporté le Tour de France. L'année précédente, c'était Ferdi Kubler qui avait ramené le trophée. Depuis, un enthousiasme sans précédent pour le vélo a pris corps dans le pays. Un vent de passion suscité par les deux « K », et poussé à son paroxysme depuis que la Suisse a été portée au pinacle du cyclisme international. Francis zigzague encore un peu sur son vélo mais parvient à garder l'équilibre. Depuis trois mois qu'il a commencé son apprentissage, les progrès sont notoires. Le 27 juillet dernier, c'était la 22e étape du Tour de France : Aix-les-Bains - Genève, 97 kilo-

mètres courus contre la montre. Francis était au bord de la route pour voir passer les coureurs. Un moment inoubliable et une consécration pour Hugo Koblet, vainqueur d'étape chez lui. Ce jour-là, Francis n'a pas vu un coureur mais une météorite filer sur la route, pas un cycliste mais un homme au visage beau comme un dieu... Une image fugace, presque irréelle, mais qui restera gravée en lui à jamais.

Francis arrive maintenant à effectuer la totalité du parcours sans tomber ni mettre pied à terre. Une heure d'exercices au moins, répétée toutes les semaines, et des efforts qui commencent à payer. L'automne est là. Les feuilles des platanes qui longent l'allée sont maintenant tombées. Par endroits, celles-ci recouvrent entièrement le sol. Elles forment un tapis et craquent sous les roues du vélo, répandant à travers le parc un bruit de papier froissé. Le ciel est bleu au-dessus des arbres. Leurs branches dénudées, longs doigts tordus, parfois crochus, tendus vers l'azur, forment des veines découpant celui-ci en morceau. Pendant ce temps, Francis est heureux sur son vélo. L'air est frais mais glisse comme une brise d'été sur son visage. Une douce volupté caresse ses sens. Il roule, et c'est magique. Et ce n'est qu'un début. Mais un début qui promet ! Il est sûr qu'un jour le vélo l'emmènera loin. Le vélo c'est la liberté. Arrivé tout au bout de l'allée, face à l'embarcadère, il ralentit et s'arrête. Aujourd'hui a séance d'exercices touche à sa fin. Alors il adosse le vélo à un arbre, fait quelques pas et prend la pause sur un banc. Le lac face à lui s'étale à l'infini. Au loin rien ne bouge. Le miroir de l'eau ne renvoie que le bleu du ciel. Le calme règne dans le parc. Francis respire à pleins poumons et goûte enfin au silence. Un sentiment de plénitude s'insinue peu à peu en lui.

Le château du prince Aga Khan, avec ses murs construits en pierres de molasse, comme ceux de toutes les bâtisses anciennes de la Vieille Ville de Genève, est un édifice imposant dont la construction a commencé en 1666. Ce château devint propriété nationale de la République française en 1789, avant d'être

vendu à des particuliers. En 1955, il fut racheté par le prince Sadrudin Aga Khan, ancien Haut Commissaire aux Réfugiés pour l'Organisation des Nations Unies. Aujourd'hui, sa façade majestueuse domine toujours le paysage, témoignant d'un passé riche et prestigieux. Tout à l'heure, Francis a dû décharger plus de cinquante kilos de marchandises de la remorque. Le prince est un bon client!

Toujours dans ce même quartier, sur ce même chemin central, on trouve les maisons des banquiers Darier et Pictet-Martin du Pan, ainsi que la propriété Lenoir (import-export de céréales). Toutes ces riches demeures bordent le lac et en bonnes gardiennes veillent sur lui. L'ordre règne sur le monde.

Francis s'est levé de son banc. Il est l'heure de rentrer. Alors il raccroche la remorque, l'attelant au crochet fixé sous la selle du vélo. Le destrier brusquement reprend son allure de camion. Puis il repart. Comme il est venu. À pied. En poussant son vélo.



Francis Blanc

Par **Denis Robin**

Avec le recul des années, Francis Blanc mesure aujourd'hui sa richesse à l'aune des rencontres qui ont jalonné son parcours, reléguant les biens matériels au second plan. Né en 1938, ce passionné de cyclisme, originaire de Fribourg, a couru au plus haut niveau dans les années 1960. Champion de Suisse amateur en 1962. Devenu professionnel, il a pris part à trois Tours de France ainsi qu'à un Tour d'Italie.

Coureur complet et équipier précieux, il a porté les couleurs de plusieurs équipes et accompagné de grands champions. Collectionneur dans l'âme, ce jardinier-paysagiste a restauré au fil du temps de nombreux vélos anciens, constituant une collection personnelle aussi soignée que chargée d'histoire.

À travers son parcours, c'est tout le cyclisme romanesque des années 1960 qui se dévoile. Francis Blanc incarne le coureur d'autrefois: authentique, discret et profondément marqué par son époque.

23€



9 782959 509797